

effort doctrinal produit sur le sol de France, en l'honneur de sa Conception Immaculée, et mon imagination continuant, je me figurais que ce fut pour cela qu'elle daigna plus d'une fois nous visiter.

Le cardinal Parocchi me disait un jour : « Oui, nous avons la maison de la Sainte Vierge. Mais quand elle veut se promener, c'est chez vous qu'elle va. » Oui, et ne serait-ce pas pour récompenser notre zèle antique qu'elle prit si souvent notre pays pour but de ses promenades ? Paris, à la rue du Bac, Lourdes, Pontmain, La Salette, que sais-je ?... Que de bontés ces lieux nous rappellent !

Car je ne puis croire que Marie soit venue chez nous pour ne nous annoncer que des catastrophes. Je ne puis croire que cet astre se soit levé sur nos horizons pour n'éclairer que des ruines. Je tiens pour certain que si Marie vint nous annoncer des douleurs, après l'ère des douleurs s'ouvrira l'ère des miséricordes.

Oui, celle qui dit chez nous, levant ses mains au ciel : « Je suis l'Immaculée Conception », est notre ferme espoir. Que les esprits forts sourient de ma faiblesse. J'ai cette faiblesse et je m'en vante. Si j'ai une faiblesse, je tâcherai de me garder d'un ridicule. Vous entendez bien tous qu'il ne s'agit pas pour nous d'une confiance oisive. Catholiques italiens, allemands, belges, suisses, anglais, américains, français, nous avons tous des devoirs divers et des responsabilités multiples. Notre confiance en Marie ne sera justifiée légitime que le jour où notre conscience nous témoignera que nous portons nos devoirs vaillamment et nos responsabilités totalement. Confiants ! oui. Actifs ! deux fois oui !

J'ai fini. Avant de descendre de cette tribune, me sera-t-il permis de dire un mot, un seul mot, non plus sur des vérités éternelles, mais sur les contingences auxquelles nous sommes mêlés ?

Le XIX^e siècle est fini. Les uns le maudissent, les autres l'acclament. Je ne juge pas ceux qui le maudissent : je n'en suis point.

Quand je le compare, il me semble qu'il vaut pour le moins ceux qui l'ont précédé. Au premier siècle — c'est ici qu'il convient de réveiller ce souvenir, — Néron régnait. Au cinquième, les Barbares broyaient, du sabot de leurs chevaux, la civilisation romaine. Au dixième, l'Eglise s'épouvantait d'elle-même et de ses fils. Au quinzième, nous agonisions, nous, dans la querelle de Cent ans.

Au dix-septième, les lettres flamboient, les arts s'épanouissent, la France étend sa sphère d'influence politique aux dépens de la maison d'Autriche humiliée ; mais que de misère dans les campagnes, que de famines, de pestes, de fléaux de toute sorte ; sans compter les scandales de l'immoralité et les destructions du jansénisme.